L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante-huitième année)

SOMMAIRE

Pour l'Epiphanie. — I. *A des Jécistes :* La fête de la lumière, 1 ; — II. L'appel de Dieu, 2.

Plans d'instructions sur le Credo. — IV. Il est raisonnable et obligatoire de croire, 4.

Retraite pour de grandes jeunes filles. — I. Introduction à la retraite, 6.

Varia. — *Sylva rerum...*, 8.

POUR L'EPIPHANIE

I

A des Jécistes

LA FÊTE DE LA LUMIÈRE

Mes chers amis,

Vous connaissez tous par cœur le récit de l'Evangile : « Au moment où Jésus naquit à Bethléem de Judée, voici que des Mages venus d'Orient [le pays où le soleil se lève] arrivèrent à Jérusalem. » Qu'étaient-ils ? Des rois ? Peut-être ! En tout cas, des savants qui observaient les astres. La carte du ciel leur était familière. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils y virent briller une étoile nouvelle ? Une antique prophétie parcourait tout l'Orient. « Une étoile sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël... » (Num., XXIV, 17). Que pouvait-elle désigner, sinon le « Messie » tant espéré ? Trois d'entre eux, rapporte la tradition, entreprirent le voyage. Quel serait leur guide ? L'étoile miraculeuse, devant eux, leur indique le chemin. Elle les conduit à Jérusalem. Là, — phénomène étrange, — elle disparaît tout d'un coup, les abandonnant à la direction des Scribes, des Docteurs. Mais elle reparaît à nouveau quand ils sortent de Jérusalem. C'est vers Bethléem qu'elle paraît s'avancer ; enfin elle se pose sur la maison où se trouve Jésus.

I

Entre cette étoile de l'Epiphanie et vous, chers amis, il y a plus d'un rapport. N'est-ce pas à ses apôtres, et par conséquent à vous, que le divin Maître a dit cette belle parole : « Vous êtes la lumière du monde (de ce pauvre monde plongé dans les ténèbres de l'ignorance et du péché). Que votre lumière luise donc devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient, eux aussi, le bon Dieu ! »

Merveilleuses conduites de la divine Providence ! comme elle sait bien s'accommoder à la nature de chacun ! Aux bergers elle envoie des anges ; aux Mages, une étoile miraculeuse ; aux païens, aux pécheurs elle envoie aujourd'hui des missionnaires ; c'est vous qu'elle envoie vers vos camarades pour les gagner, les ramener à Dieu. Souvent, je vous l'ai dit, ils accepteront mieux un bon conseil venant de vous que s'il leur venait d'un professeur. Vous êtes, selon la belle parole de S. Paul, les aides, « les coopérateurs, les collaborateurs de Dieu » pour le salut des âmes.

Quelle belle mission, si vous savez la comprendre ! Aussi, reconnaissance à Dieu qui daigne se servir de vous, qui vous fait pleine confiance ! Avec joyeux empressement offrez-vous à son service ! « A l'appel du Seigneur, dit un prophète, les étoiles accoururent joyeuses : « Nous voici, *adsumus !* et elles ont pris plaisir à briller pour Celui qui les a créées. *Et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas* » (Baruch, III, 35). Imitez-les. Dans l'intime de vos âmes, dans la ferveur de vos communions, renouvelez votre serment : « Mon Dieu, je veux vous faire aimer autour de moi, je veux vous gagner des âmes ! »

Vous avez entendu parler de l'astrologie. Il émanerait des astres une vertu mystérieuse, je ne sais quel fluide secret, *agissant* sur le tempérament et le caractère. De là cette expression : « Etre né sous une bonne ou sous une mauvaise étoile. Son étoile lui porte bonheur. » — Vous connaissez, peut-être, ce trait que l'on prête à Napoléon Ier. Un soir, quelqu'un lui ayant exprimé quelques craintes sur l'avenir de ses armes, l'empereur l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre et lui montrant le ciel : « Voyez-vous cette étoile, lui dit-il, c'est la mienne ! Elle ne m'a jamais abandonné jusqu'à présent, elle continuera à me favoriser... » Superstition ou vanité suprême. L'influence des étoiles sur la marche des événements ne repose sur rien.

Cependant, l'apparition d'une étoile est parfois un heureux présage. Pour les navigateurs en détresse, quand la tempête fait rage, quand les vagues balaient le navire, que l'espoir semble perdu, voici que dans l'obscurité du firmament une étoile s'est mise à poindre ; elle est une messagère d'espérance et de salut, elle annonce le calme après la tempête. — Chers enfants, il y a peut-être autour de vous des camarades dont le cœur est agité par les passions, dont l'âme est sur le point de sombrer dans le péché mortel. S'ils rencontraient un condisciple pieux et charitable qui leur redonnerait courage rien ne serait perdu. Ne serez-vous pas cette étoile du salut ?

D'autres, comme les Mages, ont le désir de bien faire, n'attendent qu'un signal, un guide, un compagnon pour se mettre en marche. Pour ceux-là aussi, soyez l'étoile : « En avant, suivez-moi ! »

L'exemple est contagieux. N'auriez-vous fait, comme l'étoile de l'Epiphanie, que trois conquêtes, ce serait déjà quelque chose ! On plaignait un saint prêtre de passer avec des jeunes gens grossiers toutes ses après-midi du dimanche. Il répondit : Quand je ne ferais qu'empêcher un seul péché mortel, ne serait-ce donc rien ? O mes amis, quelle moisson si, à la fin de l'année, vous avez réussi à empêcher des péchés mortels, si vous avez ramené à Dieu quelque camarade qui s'égarait, si vous en avez affermis quelques autres !

II

Comment exercer cet apostolat ? L'étoile des Mages va vous en révéler le secret. Remarquez-le : sa lumière est douce. Elle n'est pas éblouissante comme celle du soleil ; elle s'accommode à la délicatesse de leurs yeux. Grande leçon ! Voulez-vous faire du bien autour de vous ? Commencez par vous faire aimer. C'était la méthode de S. Paul : « Je me suis fait tout à tous, afin de les tous gagner à Jésus-Christ. » Pour être apôtre, il faut être bon, c'est la bonté qui ouvre les cœurs. Quand S. Augustin se convertit, ce ne fut pas parce que S. Ambroise était un grand savant, mais parce que c'était un homme très aimable qui avait su toucher son cœur.

En lisant l'Evangile, avez-vous encore remarqué ce détail : tout en guidant les Mages, l'étoile n'en demeurait pas moins toujours dans les hauteurs du firmament. Ne négligez pas cette leçon. Vivez moins sur la terre que dans le ciel par la prière et l'union avec Dieu.

En fait d'apostolat, certains sont tentés de ne connaître que l'apostolat de la parole et de l'exemple. C'est une erreur. Il faut aussi l'apostolat de la prière et celui de la souffrance. Un prêtre vint un jour trouver le saint curé d'Ars. Il était tout découragé. Il avait beau prêcher : ses paroissiens ne se convertissaient pas. Le saint curé lui dit : « Vous avez prêché, c'est bien, mais avez-vous prié ? avez-vous fait pénitence ? »... Combien sont peut-être dans le même cas ? Depuis longtemps ils pressent un camarade de se convertir, mais c'est en vain. Que faire ? Mais prier, mais communier, mais dire au bon Dieu : « Seigneur, il faut que vous me donniez l'âme de ce condisciples », mais faire des sacrifices ! Si vous saviez la puissance de la prière. « Une âme qui s'élève, soulève le monde. »

III

Mais revenons à l'étoile. Toute sa raison d'être fut de conduire les Mages à Jésus. Voilà aussi votre mission, mener vos camarades à Jésus par le prêtre.

Cela me rappelle une anecdote de la vie de M. Emery. Il passait ses journées à confesser les détenus des prisons révolutionnaires. Qui les lui amenait ? Parfois, un jeune officier, prisonnier lui-même, qui disait humblement : « M. Emery confesse, moi, je suis le chien courant, et j'ai le bonheur de faire sortir de temps en temps le lièvre du gîte. »

Faites ainsi, mes enfants, quand vous voyez un de vos camarades triste, découragé, mal engagé. Votre rôle ensuite sera-t-il terminé ? Non, vous imiterez jusqu'au bout l'étoile. Elle conduisit les Mages jusqu'à Bethléem, « la maison du pain ». Comprenez-vous l'allusion ? Vous devez être au milieu de vos condisciples les apôtres de l'Eucharistie ! car s'ils ne communient pas, leurs belles résolutions s'évanouiront promptement. Que votre piété, votre conduite leur montre la joie qu'il y a à aimer le bon Dieu, à fréquenter les sacrements.

* *

Ces camarades que vous aurez ramenés à Dieu vous béniront pour tout le bien que vous aurez fait à leur âme. Mais surtout, ils seront les présents que vous offrirez au Seigneur Jésus, dans la joie : *Laudem Domino annuntiantes*. Ainsi soit-il.

II

L'APPEL DE DIEU

Nemo venit ad me nisi Pater meus traxerit eum.

Personne ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire. (Jo., VI, 44).

Mes frères,

Quand une âme vient à la vérité et à la lumière, s'arrache aux liens qui la retenaient, pour monter vers Dieu, ce n'est pas d'elle-même qu'elle peut se mettre en mouvement, c'est Dieu qui la prévient, c'est Dieu qui l'attire et la sollicite. Par des voies le plus souvent secrètes et ignorées, il travaille, il agit au fond des cœurs, les presse intérieurement de se tourner vers lui, le centre de toute vie et de tout bonheur.

La première de toutes les merveilles accomplies en nous par la grâce est cet appel divin.

Et nous avons dans le mystère de ce jour un exemple admirable de cet appel divin, et un exemple plus admirable encore d'obéissance, prompte et empressée à la voix de Dieu.

Dieu appelle les Mages et ils viennent aussitôt ; grande leçon pour nous, qui nous invite à méditer sur les différentes manifestations de l'appel divin et la façon d'y répondre.

I

Parmi les Juifs les plus acharnés à persécuter les chrétiens, l'un des plus violents était un jeune homme, Saul, de Tarse en Cilicie. Il avait montré une extrême ardeur contre le diacre S. Etienne. « Il ne respirait que la menace et la mort contre les disciples du Seigneur. »

Mais au milieu du chemin de Damas il voit soudain une lumière resplendissante. Il tombe sur le sol, et une voix retentit. Saul terrassé, tremblant, demande : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

C'était l'appel divin, au persécuteur pour en faire l'apôtre intrépide et passionné, S. Paul.

Pour conquérir cette âme, Dieu avait déployé sa force irrésistible. Il avait pour ainsi dire fait violence à cet esprit impétueux et l'avait, en un seul instant, transformé. Cette manière foudroyante n'est pas celle que Dieu emploie d'ordinaire.

Ce n'était pas, d'ailleurs, avec cette violence, que les autres apôtres avaient reçu leur vocation. C'était cependant d'une façon bien remarquable.

« Jésus vit deux frères, Simon appelé Pierre et André son frère qui jetaient le filet dans la mer et il leur dit : Suivez-moi, car je ferai de vous des pêcheurs d'hommes, et aussitôt laissant leurs filets, ils le suivirent. S'avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques et Jean fils de Zébédée occupés à réparer leurs filets et il les appela. Et aussitôt abandonnant leur barque et leur père, ils le suivirent.

Un autre jour Jésus, à Capharnaüm, vit un homme nommé Matthieu, assis au bureau du péage et lui dit « Suis-moi ». Celui-ci se leva et le suivit.

Il serait aisé de multiplier ces exemples d'appel divin extraordinaire ; et il faudrait rappeler la vocation d'Abraham, de Moïse, de Samuel et de la plupart des prophètes.

Mais ce n'est pas ainsi le plus souvent que Dieu nous parle et cependant tous, nous avons entendu, et nous entendons tous les jours l'appel divin au fond de nos cœurs.

Comme jadis aux regards des Mages, une étoile

nous apparaît, une lumière se lève à notre horizon et nous indique le chemin où nous devons entrer.

Il ne s'agit pas toujours de quitter notre pays, ni même nos occupations ordinaires. L'appel de Dieu ne s'adresse pas seulement à ceux qu'il veut posséder à son service, à ceux qu'il désire orner des grâces spéciales de la vie religieuse ou de la vie sacerdotale. Il s'adresse *à tous les chrétiens sans exception*, il s'adresse même à tous les hommes, car Dieu veut que tous arrivent au salut et, par suite, il faut que tous entendent une fois ou l'autre dans leur vie, cette voix qui les invite à la vertu, au devoir, à une vie vraiment humaine en même temps que vraiment divine.

C'est par tous les moyens que Dieu nous parle : par les événements qui se déroulent sous nos yeux, par les circonstances où nous sommes placés, par l'intermédiaire de ceux qui nous entourent, surtout par la voix intime de notre conscience.

A certaines heures, nous avons soudain une vue très claire de notre devoir et de ce qui est le bonheur véritable. Notre vie quotidienne nous apparaît dans tout ce qu'elle a de vulgaire, d'imparfait, de coupable peut-être, et nous éprouvons un besoin profond de sortir du péché, ou d'élargir et d'élever notre vie. Balancés entre des intérêts sans portée et des plaisirs sans lendemain, nous sentons se lever dans nos cœurs des aspirations plus généreuses. Un souffle, dont nous ne savons, dit l'Evangile, ni d'où il vient, ni où il va, passe sur notre âme. L'étoile rayonnante qui apparut aux Mages semble nous inviter à notre tour à quitter les lieux familiers jusque-là, pour aller à la recherche de Jésus.

Mais, direz-vous, nous avons déjà trouvé Jésus. Depuis notre baptême notre âme est marquée de son sceau, comme d'un caractère ineffaçable. Depuis notre enfance nous avons pratiqué sa religion et observé ses commandements. Notre position n'est donc pas celle des Mages, qui ne connaissaient rien de lui et qui sans doute, par leurs idées étaient plus voisins du paganisme que de la doctrine du Christ.

Ne nous faisons pas illusion; sans doute le nom de Jésus est souvent sur nos lèvres ; son Evangile nous est connu et même sa grâce est déjà au fond de nos cœurs. Cependant la voix de Dieu qui nous appelle ne cesse de retentir à nos oreilles. C'est que la religion n'est pas une chose morte, un ensemble de pratiques matérielles et de rits inertes.

La religion est avant tout un mouvement intérieur qui nous entraîne de degré en degré et de sommet en sommet. Elle est une marche continue vers une perfection toujours plus grande et toujours plus haute ; et quiconque n'a pas de la religion cette idée, n'a pas vraiment compris ce qu'elle est, et n'a pas vraiment l'esprit religieux. On pourrait la définir : une ascension continue de l'âme vers Dieu, une union toujours plus intime, plus complète avec le Père qui est dans les cieux, une obéissance toujours plus spontanée et plus joyeuse à l'appel divin.

Et quelle autre attitude pourrions-nous avoir envers cet appel ? Hélas ! celle de la révolte, plus ou moins déguisée, au lieu de cette docilité entière dont il faut parler.

II

Le jeune Samuel s'entend appeler par son nom au milieu de son sommeil. Il se lève aussitôt à trois reprises, accourt auprès du grand-prêtre Héli et lui dit : « Me voici car vous m'avez appelé. » Mais la quatrième fois, sur le conseil d'Héli, il répond : « Parlez Seigneur, car votre serviteur écoute. »

Il y a là pour nous un double enseignement.

1. L'exemple de Samuel nous montre combien il est malaisé de discerner la voix de Dieu, d'avec la voix des créatures. Nous n'arrivons que difficilement à réaliser cette grande, cette capitale vérité que Jésus est toujours auprès de nous, nous parle et nous appelle. Au milieu de nos joies ou de nos peines, dans les succès ou dans la bonne souffrance, et jusque dans nos fautes elles-mêmes, Dieu fait sentir à notre âme son action mystérieuse.

Où nous ne voyons qu'un enchaînement naturel d'événements parfois sans importance, il peut y avoir pour nous des indications précieuses, des lumières inattendues. La grâce divine s'allume d'une manière discrète et cachée. Elle se présente à nous au détour du chemin, elle prononce notre nom, ou plutôt elle le murmure, et nous nous sentons invités à un effort nouveau, à une vie plus idéale et plus belle.

Heureux sommes-nous si nous savons répondre : « Parlez Seigneur, car votre serviteur écoute ! » Hélas ! que de fois nous sommes sourds à cette voix ! Que de fois nous écartons cette sollicitation intérieure à la vertu ! Que de fois le discret murmure de la grâce qui nous appelle se perd au milieu de fracas des autres voix...

Nous ne manquons pas de bonnes raisons pour nous excuser. Mais quelle différence entre de bonnes excuses et de bonnes intentions !

Quand, par exemple, l'Eglise nous invite à la communion fréquente ou du moins plus fréquente, quand elle nous montre le tabernacle comme un nouveau Bethléem où notre Maître bien-aimé se présente à nous aussi réellement que jadis aux Mages, quand nous entendons Jésus nous répéter : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est sacrifié pour vous ! » trop souvent devant un appel si clair, si impérieux même, nous détournons la tête pour ne pas entendre, répétant plus ou moins hypocritement la parole du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit », comme si Jésus n'avait pas dit : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais ce sont les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ! »

Et d'autres fois, quand Dieu nous appelle, l'une de nos excuses les plus fréquentes est de nous rejeter sur ce que font ou ne font pas les autres hommes.

Nous oublions qu'il n'est pas dans une forêt deux feuilles identiques, qu'il n'est pas deux âmes pour qui le grand problème se pose dans les mêmes termes. C'est un drame parfois poignant et toujours pathétique, mais aussi toujours individuel et personnel que chacun de nous doit jouer ici-bas ! Nous ne savons rien des grâces qui travaillent le cœur de ceux qui nous entourent.

Nous ne savons pas si ceux que nous regardons comme des pécheurs, de misérables publicains ne nous précéderont pas dans le royaume des cieux.

Qu'auraient fait les Mages s'ils avaient raisonné de la sorte !

Dès qu'ils aperçoivent l'étoile, dès qu'ils ont compris qu'elle est un signe de la volonté de Dieu, ils partent sans retard. « Nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus. *Vidimus stellam et venimus.* »

Rien ne les arrête et quand, pour une heure, l'étoile se dérobe à leurs regards ils n'hésitent pas à s'informer, à chercher la lumière qui les fuit.

Mais quelle joie quand elle reparaît à leurs yeux, quand ils la voient s'arrêter là où reposait l'enfant ! Quel bonheur quand ils peuvent enfin se prosterner devant ce Roi qu'ils ont tant désiré !

* *

Nous aussi, sachons quelle joie nous attend au terme de notre marche vers Jésus. Ce n'est pas seulement au ciel qu'elle viendra, c'est dès cette vie et dans la mesure même où nous grandirons dans la connaissance et dans l'amour du divin Maître. « Ni la langue ne peut dire, ni l'écriture ne peut exprimer, seule l'expérience peut savoir ce que c'est qu'aimer Jésus », disait S. Bernard.

Cherchons donc Jésus et nous le trouverons, obéissons avec sincérité à l'appel divin et nous entrerons toujours plus avant dans la joie du Seigneur ; et après avoir offert ici-bas à l'Enfant de Bethléem de l'or, de l'encens et de la myrrhe, c'est-à-dire, de l'amour, des prières et des sacrifices, nous irons le posséder, ravis de sa beauté dans l'amour sans fin. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

IV

Il est raisonnable et obligatoire de croire.

L'un des thèmes les plus antiques de la prédication chrétienne est celui des *deux voies*. Jésus avait dit :

— « Entrez par la porte étroite ; car la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition et nombreux sont ceux qui y passent ; car elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie et il en est peu qui la trouvent ! » (Matth., VII, 13-14).

L'un des plus anciens documents de la littérature chrétienne, la *Doctrine des Douze Apôtres*, débute :

— « *Il y a deux voies*, l'une de vie et l'autre de mort, et il y a une grande distance entre ces deux voies... »

Distinction nécessaire, présentée par S. Paul sous une forme un peu différente, ceux qui vivent selon la chair et ceux qui suivent les inspirations de l'esprit.

« Je dis donc, marchez selon l'esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit. Ils sont opposés l'un à l'autre... Or, les œuvres de la chair sont bien connues : ce sont l'impudicité, l'impureté, le libertinage, l'idolâtrie, les maléfices, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les emportements, les disputes, les dissentiments... Je vous préviens ...que tous ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas du royaume de Dieu.

« Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, la mansuétude, la bonté, la fidélité, la tempérance. Contre de tels fruits, il n'y a pas de loi. Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi par l'esprit » (Gal., V, 19-25).

On remarquera que dans cette énumération des fruits de l'esprit, la foi n'est pas comprise. Et pourtant, comme S. Paul fait de la foi la porte du salut, il n'y a pas de doute que les « fruits de l'esprit » puissent être appelés aussi les fruits de la foi.

Cela bien compris, nous posons la question : de ces deux voies, laquelle est la plus raisonnable ? — laquelle est la plus profondément humaine ?

La voie large, ou voie de la chair, ou plutôt la voie étroite ou voie de l'esprit ? Dramatique dilemme, il faut choisir : être homme raisonnable ou descendre au niveau de la brute ?

Regardons de plus près, et établissons 1° que la foi est éminemment raisonnable, — 2° qu'elle est obligatoire.

I. — *La foi est éminemment raisonnable*

Nous appelons raisonnable un principe de vie qui donne la primauté à l'esprit sur la chair. Il n'y a pas de commune mesure entre esprit et matière. On citera toujours sur ce sujet la célèbre page de Pascal :

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus grande des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit, ce sont trois ordres différents. Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits, c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps et des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération, il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! *Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté*, il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse... Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait point de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse... »

Il était difficile de mieux établir l'échelle des valeurs. Il y a donc trois ordres : 1° celui des corps, 2° celui des esprits, 3° celui de la foi et de la charité qu'elle engendre. Qu'y a-t-il de plus profondément humain en tout cela et de plus raisonnable ? Que peut désirer la raison sinon de se grandir, de se dépasser, de se diviniser ? Qu'y a-t-il de plus conforme à nos plus intimes aspirations que ce qui nous rapproche de l'infini ? Non, rien ne grandit l'homme comme la foi, rien ne le diminue comme l'enlisement dans la chair. Et il n'est point de penseur digne de ce nom qui ne doive souscrire à la conclusion si connue du même Pascal :

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits, car il connaît tout cela, et soi, et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mou-

vement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée ; cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel.

Cet exposé des trois ordres ressemble à un atlas de la création. On le trouverait aussi chez Bossuet. qui l'empruntait à Tertullien, et il est implicite dans toute la doctrine chrétienne. S. Augustin a situé une fois pour toutes l'ordre de la charité au-dessus de toutes les grandeurs des philosophes et à plus forte raison au-dessus de toutes les majestés de la chair. Dire : « il est raisonnable de croire », c'est dire : « il est raisonnable de vouloir ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus riche, de plus heureux ; il est raisonnable, uniquement raisonnable, supérieurement raisonnable de vouloir faire son salut, de conquérir le ciel, et si j'ose dire de monter à l'assaut de Dieu même, afin de le posséder dans l'éternité. »

Objection. — Il est déraisonnable de croire ce qu'on ne comprend pas. Or, la foi, c'est justement cela : adhérer à la révélation divine, en des vérités inaccessibles à la raison.

Objection d'apparence spécieuse ; il y a des siècles que les penseurs chrétiens lui ont répondu. Et qu'ont-ils répondu ?

1° Ce que la foi vous demande, la nécessité vous l'impose, même dans la vie la plus courante et la plus commune. Nous ne pouvons vivre sans faire des actes de foi.

C'est ce que disait déjà S. Théophile d'Antioche, en l'an 181 :

« Pourquoi ne croyez-vous pas ? disait-il. Ignorez-vous qu'en toutes choses, on commence par un acte de foi ? Quel cultivateur pourrait moissonner, s'il n'a d'abord confié la semence à la terre ? Qui donc traversera les mers, s'il ne fait un acte de foi à son navire et au pilote ? Quel malade trouvera la guérison, sans avoir au préalable cru au médecin ? Et en général, comment apprendra-t-on un métier ou se formera-t-on à une science si l'on ne commence par se fier et s'abandonner au maître ? Si donc le paysan croit à la terre, le passager au navire, le malade au médecin, pourquoi ne voulez-vous pas croire à Dieu, alors qu'il vous donne de si grandes et de si nombreuses preuves de sa parole ? » *(Ad Autolycum,* P. G., VI, col. 1036).

Notez l'*a fortiori* contenu dans cette conclusion. Dieu mérite confiance plus que tout autre. Du reste, il ne nous demande pas un acte de foi inconsidéré. Il nous parle, mais il nous donne des gages : les miracles qui accompagnent la révélation, miracles de l'Evangile, miracle surtout de la résurrection du Christ, miracles accomplis par les apôtres et les saints, miracle de la propagation et de la perpétuité de l'Eglise en un monde hostile et changeant.

Ces pensées, on les trouve tout au long de la patristique ancienne. Voici Origène, écrivain de génie, qui écrit contre le païen Celse, en 248 :

« Pourquoi ne serait-il pas souverainement conforme à la raison de croire en Dieu, alors que toutes les choses humaines sont suspendues à la foi ? Qui peut naviguer, ou prendre femme, ou enseigner à la jeunesse ou jeter des semences dans les sillons, s'il n'est sollicité à faire tout cela par la foi en quelque fruit heureux, bien qu'il ne soit rien moins que sûr et que souvent le contraire de ce qu'il attendait arrive ? » (P. G., XI, col. 676).

S. Cyprien écrit vers 252 :

— « Si un homme sérieux et recommandable vous promettait quelque chose, vous auriez foi en sa promesse et vous n'auriez pas peur d'être déçu ni trompé par celui que vous connaissez ferme dans ses discours et ses actes. Or, voici que Dieu vous parle et vous hésitez, en votre mentalité incrédule, à l'en croire ? A celui qui sort de ce monde, Dieu promet l'immortalité et l'éternité, et vous gardez des doutes ? C'est ne pas savoir ce que c'est que Dieu, c'est offenser le Christ qui nous enseigna la foi, par un péché d'incrédulité, et pour quelqu'un qui appartient à l'Eglise, c'est ne pas avoir la foi dans la maison même de la foi ! » *(De mortalitate,* P. L., IV, col. 586).

Avec Lactance, au siècle suivant, — vers 305-310, — nous faisons un pas de plus. On est excusable de ne pas croire en un homme, si savant qu'il soit, on n'est jamais excusable de ne pas croire en Dieu :

« Souvent les philosophes atteignent à la vérité, mais leurs préceptes manquent de poids, parce qu'ils ne sont qu'humains et ne possèdent pas l'autorité supérieure de Dieu. Personne donc ne les croit parce que celui qui écoute estime qu'il est aussi bien homme que celui qui lui commande » (P. L., VI, col. 433).

S. Ambroise, vers 385-387, raisonne tout-à-fait de même :

« Si nous ne croyons pas à Dieu, à qui croyons-nous ? Tout ce que nous croyons en effet, nous l'admettons pour l'avoir vu ou l'avoir entendu. Nos yeux nous trompent souvent. Nos oreilles sont le véhicule de la foi. Discutera-t-on la personne de celui qui parle ? Eh quoi ! si des hommes sérieux affirment quelque chose, nous estimerions déplacé de ne pas croire ; or, voici que Dieu affirme et que son Fils prouve ! » P. L., XV, 1633).

Dans ce dernier passage, on constate que, pour S. Ambroise, le maître illustre qui baptisa S. Augustin, le dernier fondement de la foi, c'est l'Evangile, c'est le Christ, sa personne, ses miracles, sa vie, sa mort, sa résurrection, tout ce que les apôtres nous attestent de lui, tout ce qu'ils ont scellé de leur sang !

Qu'y a-t-il dans toute l'histoire des hommes de plus assuré que tout cela ?

C'est en ce sens qu'il faut comprendre ce passage de Jean Cassien :

« Le Fils de Dieu a dit qu'il était au ciel, il a rappelé que le Fils de l'homme descendait du ciel (Jo., III, 13). Eh bien ! quoi ? Qu'attendez-vous ? Niez-le donc, si vous pouvez. Vous me demandez une raison de sa parole ? Je ne vous réponds pas sur ce point. Dieu a parlé, Dieu a dit cela ; ma souveraine raison : la voilà ! C'est sa parole. J'écarte les arguments, j'éloigne les discussions, pour que je croie la personne de celui qui parle me suffit. Je n'ai pas le droit de douter de la vérité de ce qu'il dit, je n'ai pas le droit de délibérer. De quel droit en effet pourrai-je demander si ce que Dieu a dit est vrai, dès que je ne puis douter qu'il est vrai que Dieu l'a dit ? (P. L., L, col. 83).

Tout cela est le bon sens humain, dans toute sa force et sa simplicité. Si Dieu parle, et il a sûrement les moyens de nous faire comprendre avec certitude que c'est lui qui parle, rien ne peut être plus raisonnable que de croire ce qu'il nous dit.

II. — *Il est obligatoire de croire*

A considérer tous les textes cités, il est aisé de voir que les Pères ne regardent pas la foi comme seulement très raisonnable, mais comme *strictement obligatoire*.

Il ne peut en être autrement. Quel est le fondement de toute obligation de conscience ? C'est la loi du devoir. Mais qui a fait cette loi ? Qui en a écrit les règles dans nos consciences, qui a établi ce que nous appelons la morale ? C'est Dieu. Un penseur tel que Kant estimait qu'avec le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, il n'y a pas de preuve plus frappante de l'existence de Dieu que « la loi morale au fond de nos cœurs. »

Si donc Dieu a établi la loi morale dans nos âmes, ce n'est pas en vain qu'il nous parle. S'il nous instruit de ses desseins sur nous, s'il nous impose la foi aux vérités de notre salut éternel, il est inconcevable que ce ne soit pas pour nous obliger à le croire sur parole.

Autre raison : pour prouver que c'est bien lui qui nous parle, Dieu multiplie les *miracles,* c'est-à-dire qu'il agit, pour ainsi dire, par-dessus la tête de la nature, se passe des forces naturelles, comme il arrive encore, presque journellement à Lourdes, et accomplit des choses qui sont inexplicables naturellement, afin de nous faire dire : « Dieu est là ! »

Seul, il peut agir en dehors de la nature. Notez bien que nous ne disons jamais : Dieu agit *contre* la nature. Au contraire, pour que le langage du miracle soit intelligible et démonstratif, il est indispensable que la nature demeure intangible. Si elle était bouleversée, la force du miracle disparaîtrait. Mais parce qu'elle est inviolable, toutes les fois qu'il se produit un fait inexplicable par les lois bien connues de la nature, il y a miracle, intervention divine. Cette intervention est sage, elle a un sens, une raison supérieure d'être, à savoir qu'elle engendre ou maintient *la foi ;* cela nous prouve l'importance souveraine de la foi. Dieu « se dérangerait-il » pour faire un miracle, si la foi n'était pas nécessaire et obligatoire ? Le miracle est contraignant. Sans les miracles, il n'y aurait pas obligation de croire. La preuve que c'est bien Dieu qui parle n'existerait pas. C'est ce que Jésus a affirmé solennellement :

« Si je n'étais pas venu et que je ne leur aie point parlé, ils seraient sans péché, mais maintenant leur péché est sans excuse. Celui qui me hait hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que nul autre n'a faites ils seraient sans péché ; mais maintenant ils ont vu et ils me haïssent, moi et mon Père... » (Jo., xv, 22-24).

Il disait cela de ses ennemis. Rien ne les obligeait à croire, sinon « les œuvres de Jésus ». Mais ces « œuvres », qui ne sont autre chose que ses miracles, prouvaient qu'il était envoyé du Père. En ne croyant pas, en le poursuivant de leur haine — chose presque inévitable, pour qui refuse de croire — ils se rendaient coupables du plus grave de tous les péchés : la haine de Dieu !

Quand il s'agit de ses amis eux-mêmes, qui vivaient avec lui, mangeaient avec lui, étaient les témoins de sa sainteté personnelle, et subissaient son prestige incomparable, Jésus ne parle pas autrement. C'est encore à ses « œuvres » qu'il fait appel. Il le dit fort bien à Philippe et aux apôtres :

« Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : le Père qui demeure en moi fait lui-même ces œuvres. Croyez sur ma parole que je suis dans le Père et que le Père est en moi. Croyez-le du moins à cause de ces œuvres ! » (Jo., xiv, 10-12).

Conclusion

Rien n'est plus raisonnable ni plus nécessaire que la foi. Il faut croire parce que Dieu parle, parce qu'il ne nous parle que pour notre bien et par pur amour pour nous, parce qu'il ne veut que notre salut éternel. La foi n'est pas quelque chose d'étranger, elle est ce qu'il y a de plus humain et de plus divin à la fois. Elle est la loi proposée à notre adhésion, à notre obéissance, à notre amour. La raison n'a rien à craindre de la foi. La foi est seulement un étage supérieur ajouté au domaine de la raison. Mais la maison n'est pas détruite, elle n'est pas amoindrie, mais embellie et enrichie par cette élévation même.

RETRAITE POUR DE GRANDES JEUNES FILLES [1]

I

INTRODUCTION A LA RETRAITE

Votre retraite doit être beaucoup plus un regard vers l'avenir qu'un retour sur le passé : réflexion bien plus que conversion... Vers l'avenir... Ce à quoi vous êtes appelées... Il me revient à l'esprit la première réponse de mon catéchisme d'autrefois : « Nous sommes en ce monde pour servir Dieu et gagner le ciel. »

Deux voies s'ouvrent : la voie vers le ciel et... l'autre ; la voie étroite du salut, la voie large de la perdition. La mort, ordinairement du moins, ne fera pas modifier la direction déjà prise. Sur la route choisie, elle est une porte ouverte pour quitter le temps et entrer dans l'éternité, sans cesser d'être ce que nous sommes et l'éternité nous immobilisera dans l'état où la mort nous aura surpris.

Quelle route choisir? Comment la découvrir ? Quel doit être le sens de notre vie, au temporel, qui doit être un moyen éloigné,... au spirituel qui doit être le moyen immédiat. Problème de notre vocation, *des* vocations possibles pour réaliser en nous l'obéissance à *la* vocation qui prime toutes les autres : la vocation d'enfants de Dieu... Avez-vous suffisamment réfléchi à votre dignité d'enfants de Dieu ? En comprenez-vous la grandeur ? Pensez-vous aux richesses surnaturelles de votre être, divinisé par le baptême ?... Présence permanente de Dieu qui, au plus intime de vous-mêmes, réclame, attend votre adhésion. Adhésion intérieure, indéfectible, amoureuse de votre volonté fidèle, adhésion qui, par là-même qu'elle est intérieure est compatible avec les occupations variées des existences les plus encombrées.

Voyons donc ce soir comment cette adhésion amoureuse de la volonté à Dieu est, dans la vie chrétienne, la base commune de toute vocation. Cette idée générale nous permettra de nous orienter dans les instructions suivantes, dont le thème sera les moyens particuliers dans les vocations particulières.

I

L'adhésion de notre volonté à Dieu, comme base première de l'orientation de votre vie, n'est pas chose si facile qu'on pourrait au premier abord se l'ima-

[1] Ces instructions ont été données à des étudiantes ; nous pensons qu'elles pourront être utilisées dans d'autres milieux même si, sur un point ou sur un autre, une adaptation est nécessaire.

giner. Le pouvoir de notre « libre arbitre », absolu en théorie, est pratiquement battu en brèche par une quantité de mobiles ou de motifs étrangers ou mieux positivement contraires à notre véritable intérêt spirituel.

Vous l'avez étudié en psychologie... Il existe un réel déterminisme psychologique... dans lequel la volonté doit chercher le point d'insertion où, soutenue et dirigée par l'amour de Dieu, elle entraînera tout le courant de la conscience dans le sens de cet amour... Malheur à elle, si la volonté cède à l'attrait d'un autre amour, si, en présence de quelque bien estimé tel, sa complaisance s'est éveillée et avec elle un autre amour opposé à l'amour de Dieu ! Que la volonté cède à cette première complaisance et lâche les rênes à cet amour dangereux, pour s'engager à la poursuite du bien apparent et délaisser le bien véritable..., alors, ce n'est plus elle qui gouverne : elle s'est mise librement — et c'est en cela qu'elle est responsable — au service du fol amour et c'est à le satisfaire qu'elle emploiera désormais son activité. S. François de Sales fait à ce sujet une charmante comparaison entre la demoiselle avant son mariage et la femme déjà en possession de son mari : « La volonté n'aime qu'en voulant aimer, et de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celui que bon lui semble ; autrement il n'y aurait point d'amour ni prohibé ni commandé. Elle est donc maîtresse sur ses amours comme une demoiselle sur ceux qui la recherchent, parmi lesquels elle peut élire celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage elle perd sa liberté et, de maîtresse, devient sujette à la puissance du mari, demeurant prise par celui qu'elle a pris, de même la volonté, qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous lui ; et comme la femme demeure sujette au mari qu'elle a choisi tandis qu'il vit..., *pendant qu'un amour vit en la volonté, il y règne* et elle demeure soumise à ses mouvements. »

Sans doute il restera toujours vrai de dire qu'en la volonté subsiste une liberté qu'à l'égard de son mari ne possède pas l'épouse. La volonté peut rejeter un fol amour, si elle en prend une résolution sérieuse ; mais ce retournement n'est ordinairement pas facile, car si la volonté se donne au fol amour, c'est cet amour qu'elle épouse et elle en prend l'empreinte : « La femme, dit encore S. François, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mari... La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle épouse : s'il est charnel, elle est charnelle ; spirituelle, s'il est spirituel ; et toutes les affections de désir, de joie, d'espérance, de crainte, de tristesse, comme enfants nés du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par conséquent leur qualité de l'amour. »

Il importe donc de diriger l'adhésion de notre volonté dans le sens de l'amour vrai, du seul amour qui puisse le satisfaire et l'orienter vers Dieu d'une manière stable et définitive.

II

Cela, le pouvons-nous ?

En voyant les défaillances humaines se multiplier autour de nous, en examinant loyalement nos propres défaillances, minimes peut-être, mais si fréquentes et s'enchaînant les unes aux autres avec tant de force irrésistible, qu'elles semblent réduire à de bien pauvres proportions la sincérité de notre adhésion à Dieu, on se demande — et vous savez que c'est là la conclusion de beaucoup de psychologues — si notre volonté est réellement libre de s'attacher sincèrement à l'amour divin et de n'accepter les amours créés que dans la mesure où ils sont susceptibles d'être eux-mêmes orientés vers l'amour divin... La théologie la plus authentique paraît elle-même corroborer cette conclusion pessimiste : impossible à l'homme laissé à lui-même d'observer les préceptes de la loi, de persévérer longtemps dans le bien, d'aimer Dieu par dessus toutes choses d'un amour même simplement naturel. On veut bien lui concéder quelques connaissances religieuses, quelques élans naturels vers Dieu, mais cela d'une façon si intermittente et si imparfaite qu'à un génie comme S. Augustin la vertu naturelle d'un païen, par rapport à l'amour qu'il devrait avoir pour Dieu, paraît un vice...

Quelle angoisse !...

« *Gratia Dei sum id quod sum... Gratia Dei in me vacua non fuit.* C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis... Et la grâce de Dieu a produit en moi son effet » (I Cor., XV, 10).

Le déterminisme psychologique, qui tout-à-l'heure semblait nous orienter vers le mal, doit faire place, dans l'âme chrétienne, à un déterminisme d'ordre surnaturel que nous appellerons *l'enchaînement des grâces*. La première grâce ne nous manque jamais, mais dans la mesure où nous correspondons à cette grâce et à celles qui suivent, nous avançons lentement ou rapidement dans les voies de Dieu. « Pour abondante que soit une fontaine — la comparaison est de S. François de Sales — ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou la grandeur du canal par où elles y sont conduites. Le Saint-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts notre cœur pour répandre sa grâce en icelui ; ne voulant pas qu'elle entre en nous sinon par le *libre consentement* de notre volonté, il ne le versera... que selon la mesure de son plaisir et de notre propre disposition et coopération. »

En réalité, dans l'action de la grâce dans notre âme, pour rendre vainqueur l'attrait de l'amour divin, nous sommes deux : deux êtres, deux volontés, l'une divine, l'autre humaine. Plus celle-ci offrira de consentement à celle-là, plus le divin envahira la place : « A mesure que notre cœur se dilate ou, pour mieux dire, qu'il se laisse élargir et dilater et qu'il ne refuse pas *le vide de son consentement* à la miséricorde divine, elle verse toujours et répand sans cesse dans icelui ses sacrées inspirations qui vont croissant et nous font croître de plus en plus en l'amour sacré. Mais *quand il n'y a plus de vide* et que nous ne prêtons pas davantage de consentement, elle s'arrête. » Pourquoi ne sommes-nous pas de grands saints comme S. Augustin, S. François, Ste Catherine de Gênes ou Ste Françoise ?... C'est finalement « parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations... Etant libres, nous avons abusé de notre liberté ! »

Devons-nous nous effrayer devant ces avertissements ? Pour disposer notre volonté à une adhésion ferme, totale, toujours plus complète, Dieu nous avait sans doute préparé des grâces que nous n'avons pas reçues ou que nous avons mal reçues, faute d'avoir consenti à celles qui nous avaient été offertes aupa-